

Chapitre II

Chaque matin, à sept heures précises, un des responsables du camp frappait à l'aide d'une barre de fer sur un morceau de rail suspendu à un poteau. À cet appel, les prisonniers s'empressaient d'aller se rassembler dans l'allée centrale.

Ils s'alignaient par quatre et un gardien les comptait avant de les livrer aux contremaîtres civils qui venaient du village voisin distant seulement de trois kilomètres. En général, tout se passait sans heurts.

Ils partaient par groupes d'une trentaine d'hommes environ et étaient accompagnés d'un gardien armé d'un fusil. Habillés d'un treillis vert en étoffe légère qui leur permettait de supporter la chaleur de l'été, coiffés d'un calot rayé destiné à marquer leur condition, chaussés de bottes grossières à tiges de feutre, ils allaient d'un pas lent, le plus souvent sans parler. Quelques-uns marchaient les yeux mi-clos, poursuivant leurs rêves de la nuit où il était toujours question d'espace, de liberté et de visions d'êtres chers.

L'immense forêt de la taïga ne se trouvait qu'à une cinquantaine de mètres et elle les absorbait rapidement sans qu'ils s'en rendent vraiment compte.

À un certain moment, les groupes se séparaient, chacun se dirigeant vers son propre chantier. Dmitri et son vieil ami le Mongol étaient chargés d'abattre des sapins et des cèdres. C'était le point le plus éloigné du camp et il leur fallait presque une heure de marche pour l'atteindre.

Deux baraques en bois y avaient été construites. Elles étaient d'un aspect rustique, agréable à voir avec leurs murs en troncs de sapins sciés en deux et leur toit de tuiles de bois se chevauchant les unes sur les autres. La plus petite abritait les outils de travail tandis que l'autre servait de refuge quand se déclenchait subitement une de ces averses torrentielles dont la Sibérie a le secret. L'hiver, les hommes s'y réunissaient autour du poêle de briques pour y manger leur portion de pain noir et le hareng qu'on leur distribuait chaque jour.

Dmitri et Alexeï Ossipovitch faisaient équipe pour abattre les arbres. Dès qu'ils arrivèrent sur place, ils reçurent des mains du contremaître une scie passe-partout et chacun une hache. Ainsi que les autres

détenus, ils agissaient en silence, semblables à des automates, comme si le besoin de parler ne se faisait pas sentir en eux.

Le sapin plus que centenaire auquel ils venaient de s'attaquer cria bien haut sa détresse puis s'abattit dans un lourd fracas de branches cassées. Les deux amis le regardèrent un instant avant de se saisir de leur hache et de se glisser le long du tronc pour l'ébrancher.

Dmitri alla d'abord se mêler et se perdre parmi les branches les plus hautes, celles qui se trouvaient à plus de trente mètres du sol quelques secondes auparavant. Il en éprouvait une espèce de vertige et y retrouvait les souvenirs de son enfance quand il grimpait jusqu'au sommet des arbres de son village.

Il allait se mettre au travail quand un long jappement suivi d'un hurlement le fit s'immobiliser sur place. Il provenait d'une centaine de mètres, derrière le mur de troncs et de broussailles de la forêt. Alexeï Ossipovitch l'avait entendu également. Il était demeuré la hache en l'air, l'oreille tendue.

– Le Noir, dit-il en faisant signe de la tête au jeune garçon.

Un second aboiement puis un troisième leur parvinrent presque aussitôt.

– Il est à la chasse et il prépare sa meute.

Au loin, retentirent d'autres aboiements, plus courts, plus répétés, différents de ceux qu'ils venaient d'entendre.

– La voici lancée, dit Dmitri en souriant.

C'est qu'il avait un faible pour celui qu'il appelait "Le Noir" mais qu'il avait aussi doté d'un véritable nom de chien : Zarko. En souvenir de celui qu'il avait dû abandonner quand le malheur s'était abattu sur sa famille.

– Ils ont levé un gros gibier, écoute comme ils le mènent.

Leurs voix parvenaient du cœur de la forêt où ils traquaient leur proie. Les unes étaient profondes et fortes, les autres plus légères et moins puissantes mais toutes déterminées, acharnées même. En les entendant, il était facile de les suivre dans leur déplacement.

– Ils sont bien une dizaine.

Les chiens sauvages. Un jour, l'un d'entre eux avait été abandonné par son maître ou bien s'était retrouvé seul après sa disparition. Il y avait eu tant de morts

quelques dizaines d'années auparavant. Alors, pour survivre, il avait gagné la taïga où le petit gibier abonde. Un autre, puis un autre encore l'avaient rejoint dans de semblables circonstances. Ils avaient formé un couple, puis une famille, puis une bande, puis d'autres familles et d'autres bandes. Elles s'étaient séparées et s'étaient établies dans différents territoires. Maintenant, elles étaient devenues de véritables hordes bien organisées avec un chef qui les dominait et auquel tous obéissaient. Un chef qui les menait à la chasse où ils faisaient preuve de toute leur intelligence.

En général, il s'agissait de chiens-loups à la fourrure fauve et noire, à la queue fournie et basse, aux oreilles dressées, aux yeux vifs et étincelants. Pourtant, avec le Noir que Dmitri avait baptisé Zarko, c'était très différent. Il était haut sur pattes, puissant de stature, le poil noir et ras, la gueule carrée, les oreilles courtes et bien droites.

Le jeune homme s'était trouvé nez à nez avec lui quelques semaines plus tôt alors qu'il s'était écarté du chantier pour satisfaire un besoin naturel. Tapi derrière un buisson de ronces, le chien s'était levé brusquement à son approche, lui causant une grande

frayeur. Il était si grand, si beau et si puissant qu'il pouvait faire vraiment peur. Lui, par contre, ne semblait pas effrayé. Ni effrayé ni menaçant, car il ne grondait pas et ne découvrait pas ses crocs.

Sans doute mû par un instinct qui le poussait à se rapprocher des humains, il s'était faufilé vers eux afin de pouvoir les observer.

Lorsqu'il avait vu Dmitri se diriger vers lui, il s'était aplati dans le fourré, l'avait suivi des yeux, avait respiré son odeur jusqu'au moment où il avait été obligé de se dresser.

Séparés l'un de l'autre par quelques mètres seulement, ils s'étaient regardés longuement. Ils s'étaient mesurés, jaugés, cherchant tous les deux à savoir si celui qui lui faisait face était un ami ou bien un ennemi. L'examen étant satisfaisant des deux côtés, ils étaient demeurés sur place.

Dmitri lui avait parlé :

– Comme tu es beau, comme tu as l'air gentil et comme je voudrais devenir ton ami !

Le chien avait d'abord paru surpris en entendant ces paroles. D'abord, il avait jeté un regard de chaque côté de lui pour se préparer à une fuite éventuelle et avait couché ses oreilles en arrière. Jugeant ensuite

qu'il n'avait rien à redouter, il les avait dressées de nouveau. Il avait osé battre légèrement de la queue, ce qui est un signe d'amitié chez tous les chiens du monde.

Dmitri n'avait pas cherché à l'approcher. Il s'était accroupi pour être ainsi à sa hauteur et lui avait parlé de nouveau.

– C'est vrai que tu es gentil. Tiens, je vais te donner un nom : Zarko. C'était celui de mon ami d'enfance qui a peut-être lui aussi gagné la taïga. Zarko, tu t'en souviendras, n'est-ce pas ? Quand je te reverrai et que je t'appellerai, je te dirai : Zarko, Zarko, viens vite me voir. C'est joli Zarko. Zarko, Zarko ! Quand je le dis, c'est presque de la musique. Maintenant, c'est ton nom. Dis, tu ne l'oublieras pas ? Je te le répète : Zarko, Zarko.

Ils étaient restés ainsi plusieurs minutes face à face, chacun fixant dans sa tête les traits de l'autre. Puis Dmitri était reparti vers son travail. Le chien l'avait suivi des yeux sans bouger de place derrière son buisson de ronces.

Un autre jour, il était apparu à la lisière de la clairière où Dmitri travaillait ainsi que plusieurs détenus. Sans bruit, sans faire craquer la moindre

branche morte. Ainsi qu'un véritable fauve. Pourtant, cette fois, il était accompagné d'une dizaine d'autres chiens. Tous très différents de lui, de magnifiques chiens-loups qui haletaient en tirant la langue et en montrant leurs crocs blancs. Lui ne paraissait pas souffrir de la chaleur. Il gardait la gueule fermée et la tête haute.

Il l'avait aperçu par hasard. S'étant arrêté de travailler, il s'était tourné vers lui.

– Zarko ! lui avait-il lancé.

Il avait mis dans sa voix toute la joie qu'il ressentait ainsi que l'appel de son ami.

Alors, il avait vu le superbe animal se coucher sur ses pattes et émettre une sorte de plainte à la fois longue et douce.

– Il a reconnu son nom, s'était exclamé Dmitri en se tournant vers son compagnon pour le prendre à témoin.

– Il t'a reconnu aussi, avait répondu le Mongol.

Les autres chiens avaient imité leur chef et tous, en même temps, avaient parlé à leur façon.

Zarko s'était ensuite relevé, avait jeté un dernier coup d'œil au jeune homme puis avait entraîné sa bande vers l'intérieur de la taïga.

– Tu t’es fait un véritable ami, avait dit Alexeï Ossipovitch.

La chasse paraissait se rapprocher du lieu où Dmitri et Alexeï venaient d’abattre le grand sapin. On entendait les voix de la meute se faire de plus en plus proches, de plus en plus pressantes.

– Ils gagnent du terrain, dit le Mongol.

Brusquement, il y eut un bruit de course, de branches cassées. Tout se précipita. Un jeune cerf apparut au bord de la clairière. La tête lourde, la poitrine haletante, le poil ruisselant de sueur, il hésita une seconde avant de se décider à franchir l’espace libre. Mais les aboiements le poussèrent à agir vite. Il s’élança au-dessus des troncs d’arbres abattus, fit un bond en direction d’un passage qu’il venait d’apercevoir. Hélas pour lui, le grand Noir s’y était embusqué.

Dmitri et Alexeï le virent surgir soudain, bondir sur le malheureux, le saisir à la gorge et le terrasser. C’en était fait du pauvre cerf. Moins fort que le chien, il se renversa sur le dos, tenta de se relever dans un suprême effort mais n’y parvint pas. Zarko n’avait pas lâché sa prise. Rapidement, il ne fut plus qu’une masse inerte gisant sous les pattes de son agresseur.